

VII

LE NAIN FROCIN

We dem selbin getwerge,
Daz er den edelin man vorrit !
(Eilhart d'Oberg.)

Le roi Marc a fait sa paix avec Tristan. Il lui a donné ^{autorisation} congé de revenir au château, et, comme ^{autrefois} naguère, Tristan couche dans la chambre du roi parmi les privés et les fidèles. À son gré, il y peut entrer, il en peut sortir : le roi n'en a plus souci. Mais qui donc peut longtemps tenir ses amours secrètes ?

Marc avait pardonné aux félons, et comme le sénéchal Dinas de Lidan avait un jour trouvé dans une forêt lointaine, errant et misérable, le nain bossu, il le ramena au roi, qui eut pitié et lui pardonna son méfait.

Mais sa bonté ne fit qu'exciter la haine des barons ; ayant de nouveau surpris Tristan et la reine, ils se lièrent par ce serment : si le roi ne chassait pas son neveu hors du pays,

ils se retireraient dans leurs forts châteaux pour le guerroyer. Ils appelèrent le roi à parlement :

« Seigneur, aime-nous, hais-nous, à ton choix : mais nous voulons que tu chasses Tristan. Il aime la reine, et le voit qui veut ; mais nous, nous ne le souffrirons plus. »

Le roi les entend, soupire, baisse le front vers la terre, se tait.

« Non, roi, nous ne le souffrirons plus, car nous savons maintenant que cette nouvelle, naguère étrange, n'est plus pour te surprendre et que tu consens à leur crime. Que feras-tu ? Délibère et prends conseil. Pour nous, si tu n'éloignes pas ton neveu sans retour, nous nous retirerons sur nos baronnies et nous entraînerons aussi nos voisins hors de ta cour, car nous ne pouvons supporter qu'ils y demeurent. Tel est le choix que nous t'offrons ; choisis donc !

— Seigneurs, une fois j'ai cru aux laides paroles que vous disiez de Tristan, et je m'en suis repenti. Mais vous êtes mes féaux, et je ne veux pas perdre le service de mes hommes. Conseillez-moi donc, je vous en requiers, vous qui me devez le conseil. Vous savez bien que je fuis tout orgueil et toute démesure.

— Donc, seigneur, mandez ici le nain Frocin. Vous vous défiez de lui, pour l'aventure du verger. Pourtant, n'avait-il pas lu dans les étoiles que la reine viendrait ce soir-là sous le pin ? Il sait maintes choses ; prenez son conseil. »

Il accourut, le bossu maudit, et Denoalen ^{prit dans ses bras} l'accola.
Écoutez quelle trahison il enseigna au roi :

« Sire, commande à ton neveu que demain, dès l'aube, ^{au pas de course} au galop, il chevauche vers Carduel pour porter au roi Arthur un ^{lettre} bref sur parchemin, bien scellé de cire. Roi, Tristan couche près de ton lit. Sors de ta chambre à l'heure du premier sommeil, et, je te le jure par Dieu et par la loi de Rome, s'il aime Iseut de fol amour, il voudra venir lui parler avant son départ ; mais, s'il y vient sans que je le sache et sans que tu le voies, alors tue-moi. Pour le reste, laisse-moi mener l'aventure à ma guise et garde-toi seulement de parler à Tristan de ce message avant l'heure du coucher.

— Oui, répondit Marc, qu'il en soit fait ainsi ! »

Alors le nain fit une laide félonie. Il entra chez un boulanger et lui prit pour quatre deniers de fleur de farine qu'il cacha ^{vers le bas} dans le giron de sa robe. Ah ! qui se fût jamais avisé de telle trahison ? La nuit venue, quand le roi eut pris son repas et que ses hommes furent endormis par la vaste salle voisine de sa chambre, Tristan s'en vint, comme il avait coutume, au coucher du roi Marc.

« Beau neveu, faites ma volonté : vous chevaucherez vers le roi Arthur jusqu'à Carduel, et vous lui ferez déplier ce bref. Saluez-le de ma part et ne séjournez qu'un jour auprès de lui.

— Roi, je le porterai demain.

— Oui, demain, avant que le jour se lève. »

Voilà Tristan en grand ^{trouble} émoi. De son lit au lit de Marc il y avait bien la longueur d'une lance. Un désir furieux le prit de parler à la reine, et il se promet en son cœur que, vers l'aube, si Marc dormait, il se rapprocherait d'elle. Ah ! Dieu ! la folle pensée !

Le nain couchait, comme il en avait coutume, dans la chambre du roi. Quand il crut que tous dormaient, il se leva et répandit entre le lit de Tristan et celui de la reine la fleur de farine : si l'un des deux amants allait rejoindre l'autre, la farine ^{esparçait} garderait la forme de ses pas. Mais, comme il l'éparpillait, Tristan, qui restait éveillé, le vit :

« Qu'est-ce à dire ? ce nain n'a pas coutume de me servir pour mon bien ; mais il sera déçu : bien fou qui lui laisserait prendre l'^{la marque} empreinte de ses pas ! »

À minuit, le roi se leva et sortit, suivi du nain bossu. Il faisait noir dans la chambre : ni ^{chandelle} cierge allumé, ni lampe. Tristan se dressa debout sur son lit. Dieu ! pourquoi eut-il cette pensée ? Il joint les pieds, estime la distance, ^{sauta} bondit et retombe sur le lit du roi. Hélas ! la veille, dans la forêt, le ^{nez} boutoir d'un grand ^{porc sauvage} sanglier l'avait ^{blessé} navré à la jambe, et, pour son malheur, la blessure n'était point bandée. Dans l'effort de ce bond, elle s'ouvre, saigne, mais Tristan ne voit pas le sang qui fuit et rougit les draps. Et dehors, à la lune, le nain, par son art de sortilège, connu que les amants étaient réunis. Il en trembla de joie et dit au roi :

« Va, et maintenant, si tu ne les surprends pas ensemble, fais-moi pendre ! »

Ils viennent donc vers la chambre, le roi, le nain et les quatre félons. Mais Tristan les a entendus : il se relève, s'élance, atteint son lit... Hélas ! au passage, le sang a malement coulé de la blessure sur la farine.

Voici le roi, les barons, et le nain, qui porte une lumière. Tristan et Iseut feignaient de dormir ; ils étaient restés seuls dans la chambre, avec Perinis, qui couchait aux pieds de Tristan et ne bougeait pas. Mais le roi voit sur le lit les draps tout ^{rouge vif} vermeils et, sur le sol, la fleur de farine trempée de sang frais.

Alors les quatre barons, qui haïssaient Tristan pour sa prouesse, le maintiennent sur son lit, et menacent la reine et la ^{se moquent d'elle} raillent, la ^{méprisent} narguent et lui promettent bonne justice. Ils découvrent la blessure qui saigne :

« Tristan, dit le roi, nul ^{negación} démenti ne vaudrait désormais ; vous mourrez demain. »

Il lui crie :

« Accordez-moi merci, seigneur ! Au nom du Dieu qui souffrit la Passion, seigneur, pitié pour nous !

— Seigneur, venge-toi ! Répondent les félons.

— Bel oncle, ce n'est pas pour moi que je vous implore ; que m'importe de mourir ? Certes, ^{si je ne craignais pas} n'était la crainte de vous ^{fâcher} courroucer, je vendrais cher cet ^{offense} affront aux couards qui, sans votre sauvegarde, n'auraient pas osé toucher mon corps de leurs mains ; mais, par respect et pour l'amour de vous, je me livre à votre merci ; faites de moi selon votre plaisir. Me voici, seigneur, mais pitié pour la reine ! »

Et Tristan s'incline et s'humilie à ses pieds.

« Pitié pour la reine, car s'il est un homme, en ta maison assez ^{audacieux} hardi pour soutenir ce mensonge que je l'ai aimée d'amour coupable, il me trouvera debout devant lui ^{lieu fermé de barrières} en champ clos. Sire, grâce pour elle, au nom du Seigneur Dieu ! »

Mais les trois barons l'ont lié de cordes, lui et la reine. Ah ! s'il avait su qu'il ne serait pas admis à prouver son innocence en combat singulier, on l'eût démembré vif avant qu'il eût souffert d'être lié vilement.

Mais il se fiait en Dieu et savait qu'en champ clos nul n'oserait ^{lever d'un geste menaçant} brandir une arme contre lui. Et, certes, il se fiait justement en Dieu. Quand il jurait qu'il n'avait jamais aimé la reine d'amour coupable, les félons riaient de l'insolente imposture. Mais je vous appelle, seigneurs, vous qui savez la vérité du philtre bu sur la mer et qui comprenez, disait-il mensonge ? Ce n'est pas le fait qui prouve le crime, mais le jugement. Les hommes voient le fait, mais Dieu voit les cœurs, et, seul, il est vrai juge. Il a donc institué que tout homme accusé pourrait soutenir son droit par bataille, et lui-même combat avec l'innocent. C'est pourquoi Tristan réclamait justice et bataille et se garda de manquer en rien au roi Marc. Mais s'il avait pu prévoir ce qui advint, il aurait tué les félons. Ah ! Dieu ! pourquoi ne les tua-t-il pas ?

VIII

LE SAUT DE LA CHAPELLE

Qui voit son cors et sa façon,
Trop par avroit le cuer felon
Qui nen avroit d'Iseut pitié.

(Bérout.)

Par la cité, dans la nuit noire, la nouvelle court : Tristan et la reine ont été saisis ; le roi veut les tuer. Riches bourgeois et petites gens, tous pleurent.

« Hélas ! Nous devons bien pleurer ! Tristan, hardi baron, mourrez-vous donc par si laide trahison ? Et vous, reine franche, reine honorée, en quelle terre naîtra jamais fille de roi si belle, si chère ? C'est donc là, nain bossu, l'œuvre de ^{ta divination} tes devinailles ? Qu'il ne voie jamais la face de Dieu, celui qui, t'ayant trouvé, ^{ne mettra} n'enfoncera pas son épieu dans ton corps ! Tristan, bel ami cher, quand le Morholt, venu pour ^{enlever} ravir nos enfants, prit terre sur ce rivage, nul de nos barons n'osa s'armer contre lui, et tous se taisaient, pareils à des muets. Mais vous, Tristan, vous avez fait le combat pour nous tous, hommes de Cornouailles, et vous avez tué le Morholt ; et lui vous navra d'un épieu dont vous avez manqué mourir pour nous. Aujourd'hui, en souvenir de ces choses, devrions-nous consentir à votre mort ? »

Les plaintes, les cris, montent par la cité ; tous courent au palais. Mais tel est ^{la colère} le courroux du roi qu'il n'y a si fort et si fier baron qui ose risquer une seule parole pour le fléchir.

Le jour approche, la nuit s'en va. Avant le soleil levé, Marc chevauche hors de la ville, au lieu où il avait coutume de tenir ^{son conseil judiciaire} ses plaids et de juger. Il commande qu'on creuse une fosse en terre et qu'on y amasse des ^{branches de vignes} sarments noueux et tranchants et des épines blanches et noires, arrachées avec leurs racines.

^{A huit heures du matin} À l'heure de prime, ^{une proclamation} il fait crier un ban par le pays pour convoquer aussitôt les hommes de Cornouailles. Ils s'assemblent à grand bruit : nul qui ne pleure, hormis le nain de Tintagel. Alors le roi leur parla ainsi :

« Seigneurs, j'ai fait dresser ce bûcher d'épines pour Tristan et pour la reine, car ils ont ^{péché} forfait. »

Mais tous lui crièrent :

« Jugement, roi ! le jugement d'abord, ^{la réfutation} l'escondit et le plaid ! Les tuer sans jugement, c'est honte et crime. Roi, répit et merci pour eux ! »

Marc répondit en sa colère :

« Non, ni répit, ni merci, ni plaid, ni jugement ! Par ce Seigneur qui créa le monde, si nul m'ose encore requérir de telle chose, il brûlera le premier sur ce brasier ! »

Il ordonne qu'on allume le feu et qu'on aille quérir au château Tristan d'abord.

Les épines flambent, tous se taisent, le roi attend.

Les valets ont couru jusqu'à la chambre où les amants sont étroitement gardés. Ils entraînent Tristan par ses mains liées de cordes. Par Dieu ! ce fut vilénie de l'^{attacher}entraîner ainsi ! Il pleure sous l'affront ; mais de quoi lui servent ses larmes ? On l'emmène honteusement ; et la reine s'écrie, presque folle d'angoisse :

« Être tuée, ami, pour que vous soyez sauvé, ce serait grande joie ! »

Les gardes et Tristan descendent hors de la ville, vers le ^{pira}bûcher. Mais, derrière eux, un cavalier se précipite, les rejoint, saute à bas du ^{cheval de guerre}destrier encore courant : c'est Dinas, le bon sénéchal. Au bruit de l'aventure, il s'en venait de son château de Lidan, et l'écume, la sueur et le sang ruisselaient aux flancs de son cheval :

« Fils, je me hâte vers le plaideur du roi. Dieu m'accordera peut-être d'y ouvrir tel conseil qui vous aidera tous deux ; déjà il me permet du moins de te servir par une menue courtoisie. Amis, dit-il aux valets, je veux que vous le meniez sans ces entraves, — et Dinas trancha les cordes honteuses ; — s'il essayait de fuir, ne tenez-vous pas vos épées ? »

Il baise Tristan sur les lèvres, remonte en selle, et son cheval l'emporte.

Or, écoutez comme le Seigneur Dieu est plein de pitié. Lui, qui ne veut pas la mort du pécheur, il ^{entendit}reçut en gré les larmes et la clameur des pauvres gens qui le suppliaient

pour les amants torturés. Près de la route où Tristan passait, au ^{sommet} faîte d'un roc et tournée vers la ^{vent du Nord} bise, une chapelle ^{s'élevait} se dressait sur la mer.

Le mur du ^{tête de la nef} chevet était posé au ^{bord} ras d'une falaise, haute, pierreuse, aux ^{pente raide} escarpements aigus ; dans ^{le chœur} l'abside, sur le précipice, était une verrière, œuvre habile d'un saint. Tristan dit à ceux qui le menaient :

« Seigneurs, voyez cette chapelle ; permettez que j'y entre. Ma mort est prochaine, je prierai Dieu qu'il ait merci de moi, qui l'ai tant offensé. Seigneurs, la chapelle n'a d'autre issue que celle-ci ; chacun de vous tient son épée ; vous savez bien que je ne puis passer que par cette porte, et quand j'aurai prié Dieu, il faudra bien que je me remette entre vos mains ! »

L'un des gardes dit :

« Nous pouvons bien le lui permettre. »

Ils le laissèrent entrer. Il court par la chapelle, franchit le chœur, parvient à la verrière de l'abside, saisit la fenêtre, l'ouvre et s'élance... Plutôt cette chute que la mort sur le bûcher, devant telle assemblée !

Mais sachez, seigneurs, que Dieu lui fit belle merci ; le vent se prend en ses vêtements, le soulève, le dépose sur une large pierre au pied du rocher. Les gens de Cornouailles appellent encore cette pierre le « Saut de Tristan ».

Et devant l'église les autres l'attendaient toujours. Mais pour néant, car c'est Dieu maintenant qui l'a pris en sa garde. Il fuit : le sable ^{suelta} meuble ^{se desmorona} croule sous ses pas. Il tombe,

se retourne, voit au loin le bûcher : la flamme ^{fait un léger bruit} bruit, la fumée monte. Il fuit.

L'épée ^{au côté} ceinte, ^{à toute vitesse} à bride abattue, Gorvenal s'était échappé de la cité : le roi l'aurait fait brûler en place de son seigneur. Il rejoignit Tristan sur la ^{terre stérile} lande, et Tristan s'écria :

« Maître ! Dieu m'a accordé sa merci. Ah ! chétif, à quoi bon ? Si je n'ai Iseut, rien ne ^{m'importe} me vaut. Que ne me suis-je plutôt brisé dans ma chute ! J'ai échappé, Iseut, et l'on va te tuer. On la brûle pour moi ; pour elle je mourrai aussi. »

Gorvenal lui dit :

« Beau sire, prenez réconfort, n'écoutez pas la colère. Voyez ce buisson épais, enclos d'un large fossé ; cachons-nous là : les gens passent nombreux sur cette route ; ils nous renseigneront, et, si l'on brûle Iseut, fils, je jure par Dieu, le fils de Marie, de ne jamais coucher sous un toit jusqu'au jour où nous l'aurons vengée.

— Beau maître, je n'ai pas mon épée.

— La voici, je te l'ai apportée.

— Bien, maître ; je ne crains plus rien, ^{à part} fors Dieu.

— Fils, j'ai encore sous ma ^{robe longue} gonelle telle chose qui te réjouira : ce haubert solide et léger, qui pourra te servir.

— Donne, beau maître. Par ce Dieu en qui je crois, je vais maintenant délivrer mon amie.

— Non, ne te hâte point, dit Gorvenal. Dieu sans doute te réserve quelque plus sûre vengeance. Songe qu'il est hors de ton pouvoir d'approcher du bûcher ; les bourgeois

l'entourent et craignent le roi : tel voudrait bien ta délivrance, qui, le premier, te frappera. Fils, on dit bien : Folie n'est pas prouesse... Attends... »

Or, quand Tristan s'était précipité de la falaise, un pauvre homme de la gent menue l'avait vu se relever et fuir. Il avait couru vers Tintagel et s'était glissé jusqu'en la chambre d'Iseut :

« Reine, ne pleurez plus. Votre ami s'est échappé !

— Dieu, dit-elle, en soit remercié ! Maintenant, qu'ils me lient ou me délient, qu'ils m'^{laissent en vie}épargnent ou qu'ils me tuent, je n'en ai plus souci ! »

Or, les félons avaient si cruellement serré les cordes de ses poignets que le sang jaillissait. Mais souriante, elle dit :

« Si je pleurais pour cette souffrance, alors qu'en sa bonté Dieu vient d'arracher mon ami à ces félons, certes, je ne vaudrais guère ! »

Quand la nouvelle parvint au roi que Tristan s'était échappé par la verrière, il blêmit de courroux et commanda à ses hommes de lui amener Iseut.

On l'entraîne ; hors de la salle, sur le seuil, elle apparaît ; elle tend ses mains délicates, d'où le sang coule. Une clameur monte par la rue : « Ô Dieu, pitié pour elle ! Reine franche, reine honorée, quel deuil ont jeté sur cette terre ceux qui vous ont livrée ! Malédiction sur eux ! »

La reine est traînée jusqu'au bûcher d'épines, qui flambe. Alors, Dinas, seigneur de Lidan, se laissa ^{tomber} choir aux pieds du roi :

« Sire, écoute-moi ; je t'ai servi longuement, sans vilenie, en loyauté, sans en retirer nul profit : car il n'est pas un pauvre homme, ni un orphelin, ni une vieille femme, qui me donnerait ^{une pièce} un denier de ta ^{juridiction du sénéchal} sénéchaussée, que j'ai tenue toute ma vie. En récompense, accorde-moi que tu recevras la reine à merci. Tu veux la brûler sans jugement : c'est ^{faire le mal} fortaire, ^{Penses} puisqu'elle ne reconnaît pas le crime dont tu l'accuses. Songes-y, d'ailleurs. Si tu brûles son corps, il n'y aura plus de sûreté sur ta terre : Tristan s'est échappé ; il connaît bien les plaines, les bois, les ^{passages de rivière} gués, les passages, et il est hardi. Certes, tu es son oncle, et il ne s'attaquera pas à toi ; mais tous les barons, tes vassaux, qu'il pourra surprendre, il les tuera. »

Et les quatre félons ^{deviennent pâles} pâlissent à l'entendre : déjà ils voient Tristan embusqué, qui les ^{épie} guette.

« Roi, dit le sénéchal, s'il est vrai que je t'ai bien servi toute ma vie, livre-moi Iseut ; je répondrai d'elle comme son garde et son garant. »

Mais le roi prit Dinas par la main et jura par le nom des saints qu'il ferait immédiate justice.

Alors Dinas se releva :

« Roi, je m'en retourne à Lidan et je renonce à votre service. »

Iseut lui sourit tristement. Il monte sur son ^{cheval} destrier et s'éloigne, ^{contrarié} marri et ^{triste} morne, le front baissé.

Iseut se tient debout devant la flamme. La foule, à l'entour, crie, maudit le roi, maudit les traîtres. Les larmes coulent le long de sa face. Elle est vêtue d'un ^{estrecho brial} étroit bialaut gris, où court un filet d'or menu ; un fil d'or est tressé dans ses cheveux, qui tombent jusqu'à ses pieds. Qui pourrait la voir si belle sans la prendre en pitié aurait un cœur de félon. Dieu ! comme ses bras sont étroitement liés !

Or, cent ^{leprosos} lépreux, déformés, la chair rongée et toute blanchâtre, accourus sur leurs ^{muletas} béquilles au claquement des ^{sonejeros} crécelles, se pressaient devant le bûcher, et, sous leurs ^{parpados} paupières enflées leurs yeux sanglants jouissaient du spectacle.

Yvain, le plus hideux des malades, cria au roi d'une voix aiguë ;

« Sire, tu veux jeter ta femme en ce ^{feu de charbons ardents} brasier ; c'est bonne justice, mais trop brève. Ce grand feu l'aura vite brûlée, ce grand vent aura vite dispersé sa cendre. Et, quand cette flamme tombera tout à l'heure, sa peine sera finie. Veux-tu que je t'enseigne pire châtiment, en sorte qu'elle vive, mais à grand déshonneur, et toujours souhaitant la mort ? Roi, le veux-tu ? »

Le roi répondit :

« Oui, la vie pour elle, mais à grand déshonneur et pire que la mort... Qui m'enseignera un tel ^{torture} supplice, je l'en

aimerai mieux.

— Sire, je dirai donc brièvement ma pensée. Vois, j'ai là cent compagnons. Donne-nous Iseut, et qu'elle nous soit commune ! Le mal ^{augmente} attise nos désirs. Donne-la à tes lépreux, jamais dame n'aura fait pire fin. Vois, nos ^{vêtements usés} haillons sont collés à nos plaies, qui ^{coulent} suintent. Elle qui, ^{écureuil} près de toi, se plaisait aux riches étoffes fourrées de vair, aux joyaux, aux salles parées de marbre, elle qui ^{profitait} jouissait des bons vins, de l'honneur, de la joie, quand elle verra la cour de tes lépreux, quand il lui faudra entrer sous nos ^{mauvais logements} taudis bas et coucher avec nous, alors Iseut la Belle, la Blonde, reconnaîtra son ^{pecado} pêché et regrettera ce beau feu d'épines ! »

Le roi l'entend, se lève, et longuement reste immobile. Enfin, il court vers la reine et la saisit par la main. Elle crie :

« Par pitié, sire, brûlez-moi plutôt, brûlez-moi ! »

Le roi la livre. Yvain la prend et les cent malades se pressent autour d'elle. À les entendre crier et ^{chilliar} glapir, tous les cœurs ^{se dérriten} se fondent de pitié ; mais Yvain est joyeux ; Iseut s'en va, Yvain l'emmène. Hors de la cité descend le ^{très laid} hideux ^{procesión} cortège.

Ils ont pris la route où Tristan ^{s'est} est s'embusqué. Gorvenal jette un cri :

« Fils, que feras-tu ? Voici ton amie ! »

Tristan pousse son cheval hors du ^{ensemble de plantes} fourré :

« Yvain, tu lui as assez longtemps fait compagnie ; laisse-la maintenant, si tu veux vivre ! »

défait

Mais Yvain dégrafe son manteau.

« Hardi, compagnons ! À vos bâtons ! À vos béquilles !
C'est l'instant de montrer sa prouesse ! »

Alors il fit beau voir les lépreux rejeter leurs ^{capas} châpes, se camper sur leurs pieds malades, souffler, crier, brandir leurs béquilles : l'un menace et l'autre grogne. Mais il ^{rehuía} répugnait à Tristan de les frapper ; les conteurs prétendent que Tristan tua Yvain : c'est dire vilénie ; non, il était trop preux pour occire telle ^{engendro} engeance. Mais Gorvenal ayant arraché une forte ^{brote de roble} poussée de chêne, l'asséna sur le crâne d'Yvain ; le sang noir jaillit et coula jusqu'à ses pieds ^{déformés} difformes.

Tristan reprit la reine : désormais, elle ne sent plus nul mal. Il trancha les cordes de ses bras, et quittant la plaine, ils s'enfoncèrent dans la forêt du Morois. Là, dans les grands bois, Tristan se sent en sûreté comme derrière la ^{muralla} muraille d'un fort château.

Quand le soleil pencha, ils s'arrêtèrent tous trois au pied d'un mont ; la peur avait lassé la reine ; elle reposa sa tête sur le corps de Tristan et s'endormit.

Au matin, Gorvenal ^{vola} déroba à un forestier son arc et deux flèches bien empennées et barbelées et les donna à Tristan, le bon archer, qui surprit un ^{corzo} chevreuil et le tua. Gorvenal fit un ^{tas} amas de branches sèches, ^{golpeó el encendedor} battit le fusil, fit jaillir l'^{chispa} étincelle et alluma un grand feu pour cuire la ^{venado} venaison ; Tristan coupa des branchages, construisit une ^{choza} hutte et la recouvrit de feuillée ; Iseut la joncha d'herbes épaisses.

Alors, au fond de la forêt sauvage, commença pour les fugitifs l'âpre vie, aimée pourtant.

IX

LA FORÊT DU MOROIS

« Nous avons perdu le monde, et le monde nous ; que vous en samble Tristan, ami ? — Amie, quant je vous ai avec moi, que me fault-il dont ? Se tous li mondes estoit orendroit avec nous, je ne verroie fors vous seule. »

(Roman en prose de *Tristan*.)

Au fond de la forêt sauvage, à grand ^{effort} ahan, comme des ^{poursuivies} bêtes traquées, ils errent, et rarement osent revenir le soir au ^{lieu pour dormir} gîte de la veille. Ils ne mangent que la chair des ^{animaux sauvages} fauves et regrettent le goût du sel et du pain. Leurs visages amaigris se font ^{pâles} blêmes, leurs vêtements tombent en haillons, déchirés par les ronces. Ils s'aiment, ils ne souffrent pas.

Un jour, comme ils parcouraient ces grands bois qui n'avaient jamais été abattus, ils arrivèrent par aventure à l'ermitage de Frère Ogrin.

Au soleil, sous un bois léger d'^{arces}érables, auprès de sa chapelle, le vieil homme, appuyé sur sa béquille, allait à pas
à petits pas
menus.

« Sire Tristan, s'écria-t-il, sachez quel grand serment ont juré les hommes de Cornouailles. Le roi a fait crier un ban par toutes les ^{parroquias}paroisses : Qui se saisira de vous recevra cent ^{pièces}marcs d'or pour son salaire, et tous les barons ont juré de vous livrer mort ou vif. Repentez-vous, Tristan ! Dieu pardonne au pécheur qui vient à repentance.

— Me repentir, sire Ogrin ? De quel crime ? Vous qui nous jugez, savez-vous quel ^{boisson}boivre nous avons bu sur la mer ? Oui, la bonne liqueur nous enivre, et j'aimerais mieux mendier toute ma vie par les routes et vivre d'herbes et de racines avec Iseut que, sans elle, être roi d'un beau royaume.

— Sire Tristan, Dieu vous soit en aide, car vous avez perdu ce monde-ci et l'autre. Le traître à son seigneur, on doit le faire ^{d'escuartizar}écarteler par deux chevaux, le brûler sur un bûcher, et là où sa cendre tombe, il ne croît plus d'herbe et le ^{travail de la terre}labour reste inutile ; les arbres, la verdure y ^{meurent}dépérissent. Tristan, rendez la reine à celui qu'elle a épousé selon la loi de Rome !

— Elle n'est plus à lui : il l'a donnée à ses lépreux ; c'est sur les lépreux que je l'ai conquise. Désormais, elle est mienne ; je ne puis me séparer d'elle, ni elle de moi. »

Ogrin s'était assis ; à ses pieds, Iseut pleurait, la tête sur les genoux de l'homme qui souffre pour Dieu. L'ermite lui

redisait les saintes paroles du Livre : mais, toute pleurante, elle ^{faisait "non" de la tête} secouait la tête et refusait de le croire.

« Hélas ! dit Ogrin, quel réconfort peut-on donner à des morts ? Repens-toi, Tristan, car celui qui vit dans le péché sans repentir est un mort.

— Non, je vis et ne me repens pas. Nous retournons à la forêt, qui nous protège et nous garde. Viens, Iseut, amie ! »

Iseut se releva ; ils se prirent par les mains. Ils entrèrent dans les hautes herbes et les ^{brezqs} bruyères ; les arbres refermèrent sur eux leurs branchages ; ils disparurent derrière les ^{follajes} frondaisons.

Écoutez, seigneurs, une belle aventure. Tristan avait nourri un chien, un ^{chien de chasse} brachet, beau, vif, léger à la course : ni comte, ni roi n'a son pareil pour la chasse à l'arc. On l'appelait Husdent. Il avait fallu l'enfermer dans le donjon, ^{attaché} entravé par un ^{bloc de bois} billot suspendu à son cou ; depuis le jour où il avait cessé de voir son maître, il refusait toute ^{nourriture} pitance, ^{raspaba} grattait la terre du pied, pleurait des yeux, hurlait. Plusieurs en eurent compassion.

« Husdent, disaient-ils, nulle bête n'a su si bien aimer que toi ; oui, Salomon a dit sagement : « Mon ami vrai, c'est mon ^{lebrei} lévrier. »

Et le roi Marc, se rappelant les jours passés, songeait en son cœur : « Ce chien montre grand sens à pleurer ainsi son seigneur : car y a-t-il personne par toute la Cornouailles qui ^{ait la valeur de} vaille Tristan ? »

Trois barons vinrent au roi :

« Sire, faites délier Husdent ; nous saurons bien s'il mène tel deuil par regret de son maître ; si non, vous le verrez, à peine ^{libéré} détaché, la gueule ouverte, la langue au vent, poursuivre, pour les mordre, gens et bêtes. »

On le délie. Il bondit par la porte et court à la chambre où naguère il trouvait Tristan. Il gronde, gémit, cherche, découvre enfin la trace de son seigneur. Il parcourt pas à pas la route que Tristan avait suivie vers le bûcher. Chacun le suit. Il ^{aboie} jappe clair et grimpe vers la falaise. Le voici dans la chapelle, et qui bondit sur l'autel ; soudain il se jette par la verrière, tombe au pied du rocher, reprend la piste sur la grève, s'arrête un instant dans le bois fleuri où Tristan s'était embusqué, puis repart vers la forêt. Nul ne le voit qui n'en ait pitié.

« Beau roi, dirent alors les chevaliers, cessons de le suivre ; il nous pourrait mener en tel lieu d'où le retour serait malaisé. »

Ils le laissèrent et s'en revinrent. Sous bois, le chien donna de la voix et la forêt en retentit. De loin, Tristan, la reine et Gorvenal l'ont entendu : « C'est Husdent ! » Ils s'effrayent : sans doute le roi les poursuit ; ainsi il les fait relancer comme des fauves par des ^{chiens de chasse} limiers !... Ils s'enfoncent sous un fourré. ^{Au bord} À la lisière, Tristan se dresse, son arc bandé. Mais quand Husdent eut vu et reconnu son seigneur, il bondit jusqu'à lui, remua sa tête et sa queue, ^{s'enroula} ploya l'échine, se roula en cercle. Qui vit jamais telle joie ?

Puis il courut à Iseut la Blonde, à Gorvenal, et fit fête aussi au cheval. Tristan en eut grande pitié :

« Hélas ! par quel malheur nous a-t-il retrouvés ! Que peut faire de ce chien, qui ne sait se tenir ^{silencieux} col, un homme harcelé ? Par les plaines et par les bois, par toute sa terre, le roi nous traque : Husdent nous trahira par ses aboiements. Ah ! c'est par amour et par noblesse de nature qu'il est venu chercher la mort. Il faut nous garder, pourtant. Que faire ? Conseillez-moi. »

Iseut flatta Husdent de la main et dit :

« Sire, épargnez-le ! J'ai ouï parler d'un forestier gallois qui avait habitué son chien à suivre, sans aboyer, la trace de sang des cerfs blessés. Ami Tristan, quelle joie si on réussissait, en y mettant sa peine, à dresser ainsi Husdent ! »

Il y songea un instant, tandis que le chien léchait les mains d'Iseut. Tristan eut pitié et dit :

« Je veux essayer ; il m'est trop dur de le tuer. »

Bientôt Tristan se met en chasse, ^{fait sortir} déloge un ^{gamuza} daim, le blesse d'une flèche. Le brachet veut s'élancer sur la voie du daim, et crie si haut que le bois en résonne. Tristan le fait taire en le frappant ; Husdent lève la tête vers son maître, s'étonne, n'ose plus crier, abandonne la trace ; Tristan le met sous lui, puis bat sa botte de sa baguette de châtaignier, comme font les veneurs pour exciter les chiens ; à ce signal, Husdent veut crier encore, et Tristan le corrige. En l'enseignant ainsi, au bout d'un mois à peine, il l'eut dressé à chasser à la muette : quand sa flèche avait blessé un

chevreuil ou un daim, Husdent, sans jamais donner de la voix, suivait la trace sur la neige, la glace ou l'herbe ; s'il atteignait la bête sous bois, il savait marquer la place en y portant des ^{ensemble de branches} branchages ; s'il la prenait sur la lande, il amassait des herbes sur le corps abattu et revenait, sans un aboi, chercher son maître.

L'été s'en va, l'hiver est venu. Les amants vécurent ^{cachés} tapis dans le creux d'un rocher : et sur le sol durci par la froidure, les glaçons hérissaient leur lit de feuilles mortes. Par la puissance de leur amour, ni l'un ni l'autre ne sentit sa misère.

Mais quand revint le temps clair, ils dressèrent sous les grands arbres leur hutte de branches reverdies. Tristan savait d'enfance l'art de contrefaire le chant des oiseaux des bois ; à son gré, il imitait le loriot, la mésange, le rossignol et toute la gent ailée ; et parfois, sur les branches de la hutte, venus à son appel, des oiseaux nombreux, le cou gonflé, chantaient leurs ^{chansons} lais dans la lumière.

Les amants ne fuyaient plus par la forêt, sans cesse errants ; car nul des barons ne se risquait à les poursuivre, connaissant que Tristan les eût pendus aux branches des arbres. Un jour, pourtant, l'un des quatre traîtres, Guenelon, que Dieu maudisse ! entraîné par l'ardeur de la chasse, osa s'aventurer aux alentours du Morois. Ce matin-là, sur la ^{bordure} lisière de la forêt, au creux d'une ^{barranco} ravine, Gorvenal, ayant

enlevé la selle de son destrier, lui laissait ^{manger} paître l'herbe nouvelle ; là-bas, dans la loge de feuillage, sur la ^{tapis de feuilles} jonchée fleurie, Tristan tenait la reine étroitement embrassée, et tous deux dormaient.

Tout à coup, Gorvenal entendit le bruit d'une meute : à grande allure les chiens ^{poursuivaient} lançaient un cerf, qui se jeta au ravin. Au loin, sur la lande, apparut un veneur ; Gorvenal le reconnut : c'était Guenelon, l'homme que son seigneur haïssait entre tous. Seul, sans écuyer, les éperons aux flancs saignants de son destrier et lui cinglant ^{le cou} l'encolure, il accourait. Embusqué derrière un arbre, Gorvenal le guette : il vient vite, il sera plus lent à s'en retourner.

Il passe. Gorvenal bondit de l'embuscade, saisit le frein, et, revoyant à cet instant tout le mal que l'homme avait fait, l'abat, le ^{découpe} démembre tout, et s'en va, emportant la tête tranchée.

Là-bas, dans la loge de feuillée, sur la jonchée fleurie, Tristan et la reine dormaient étroitement embrassés. Gorvenal y vint sans bruit, la tête du mort à la main.

Lorsque les veneurs trouvèrent sous l'arbre le tronc sans tête, éperdus, comme si déjà Tristan les poursuivait, ils s'enfuirent, craignant la mort. Depuis, l'on ne vint plus guère chasser dans ce bois.

Pour réjouir au réveil le cœur de son seigneur, Gorvenal attacha, par les cheveux, la tête à la fourche de la hutte : la ^{végétation} ramée épaisse l'^{décorait} enguirlandait.

Tristan s'éveilla et vit, à demi cachée derrière les feuilles, la tête qui le regardait. Il reconnaît Guenelon ; il se dresse sur ses pieds, effrayé. Mais son maître lui crie :

« Rassure-toi, il est mort. Je l'ai tué de cette épée. Fils, c'était ton ennemi ! »

Et Tristan se réjouit ; celui qu'il haïssait, Guenelon, est ^{mort} occis.

Désormais, nul n'osa plus pénétrer dans la forêt sauvage : ^{la peur} l'effroi en garde l'entrée et les amants y sont maîtres. C'est alors que Tristan façonna l'arc Qui-ne-^{manque pas} faut, lequel atteignait toujours le but, homme ou bête, à l'endroit visé.

Seigneurs, c'était un jour d'été, au temps où l'on ^{récolte} moissonne, un peu après la Pentecôte, et les oiseaux à la ^{à l'aube,} rosée chantaient l'aube prochaine. Tristan sortit de la hutte, ^{mit à son côté} ceignit son épée, apprêta l'arc Qui-ne-faut et, seul, s'en fut chasser par le bois. Avant que descende le soir, une grande peine lui adviendra. Non, jamais amants ne s'aimèrent tant et ne l'expièrent si durement.

Quand Tristan revint de chasse, accablé par la lourde chaleur, il prit la reine entre ses bras.

« Ami, où avez-vous été ?

— Après un cerf qui m'a tout ^{fatigué} lassé. Vois, la sueur coule de mes membres, je voudrais me coucher et dormir. »

Sous la loge de verts ^{branches} rameaux, jonchée d'herbes fraîches, Iseut s'étendit la première. Tristan se coucha près d'elle et

déposa son épée nue entre leurs corps. Pour leur bonheur, ils avaient gardé leurs vêtements. La reine avait au doigt l'anneau d'or aux belles émeraudes que Marc lui avait donné au jour des épousailles ; ses doigts étaient devenus si grêles que la bague y tenait à peine. Ils dormaient ainsi, l'un des bras de Tristan passé sous le cou de son amie, l'autre jeté sur son beau corps, étroitement embrassés ; mais leurs lèvres ne se touchaient point. Pas un souffle de brise, pas une feuille qui tremble. À travers le toit de feuillage, un rayon de soleil descendait sur le visage d'Iseut qui brillait comme un glaçon.

Or, un forestier trouva dans le bois une place où les herbes étaient foulées ; la veille, les amants s'étaient couchés là ; mais il ne reconnut pas l'empreinte de leurs corps, suivit la trace et parvint à leur gîte. Il les vit qui dormaient, les reconnut et s'enfuit, craignant le réveil terrible de Tristan. Il s'enfuit jusqu'à Tintagel, à deux lieues de là, monta les degrés de la salle, et trouva le roi qui tenait ses plaids au milieu de ses vassaux assemblés.

« Ami, que viens-tu quérir ^{ici} céans, ^{sans souffle} hors d'haleine comme je te vois ? On dirait un valet de limiers qui a longtemps couru après les chiens. Veux-tu, toi aussi, nous demander raison de quelque tort ? Qui t'a chassé de ma forêt ? »

Le forestier le prit à l'écart et, tout bas, lui dit :

« J'ai vu la reine et Tristan. Ils dormaient, j'ai pris peur.

— En quel lieu ?

— Dans une hutte du Morois. Ils dorment aux bras l'un de l'autre. Viens tôt, si tu veux prendre ta vengeance.

— Va m'attendre à l'entrée du bois, au pied de la Croix-Rouge. Ne parle à nul homme de ce que tu as vu ; je te donnerai de l'or et de l'argent, tant que tu en voudras prendre. »

Le forestier y va et s'assied sous la Croix-Rouge. Maudit soit l'espion ! Mais il mourra honteusement, comme cette histoire vous le dira tout à l'heure.

Le roi fit seller son cheval, ceignit son épée, et, sans nulle compagnie, s'échappa de la cité. Tout en chevauchant, seul, il se ressouvint de la nuit où il avait saisi son neveu : quelle tendresse avait alors montrée pour Tristan Iseut la Belle, au visage clair ! S'il les surprend, il ^{punira} châtiera ces grands péchés ; il se vengera de ceux qui l'ont honni...

À la Croix-Rouge, il trouva le forestier :

« Va devant ; mène-moi vite et droit. »

L'ombre noire des grands arbres les enveloppe. Le roi suit l'espion. Il se fie à son épée, qui jadis a frappé de beaux coups. Ah ! si Tristan s'éveille, l'un des deux, Dieu sait lequel ! restera mort sur la place. Enfin le forestier dit tout bas :

« Roi, nous approchons. »

Il lui tint l'étrier et lia les ^{riendas} rênes du cheval aux branches d'un pommier vert. Ils approchèrent encore, et soudain, dans une clairière ensoleillée, virent la hutte fleurie.

défait

Le roi délace son manteau aux attaches d'or fin, le rejette, et son beau corps apparaît. Il tire son épée hors de la gaine, et redit en son cœur qu'il veut mourir s'il ne les tue. Le forestier le suivait ; il lui fait signe de s'en retourner.

Il pénètre, seul, sous la hutte, l'épée nue, et la brandit... Ah ! quel deuil s'il assène ce coup ! Mais il remarqua que leurs bouches ne se touchaient pas et qu'une épée nue séparait leurs corps :

« Dieu ! se dit-il, que vois-je ici ? Faut-il les tuer ? Depuis si longtemps qu'ils vivent en ce bois, s'ils s'aimaient de fol amour, auraient-ils placé cette épée entre eux ? Et chacun ne sait-il pas qu'une lame nue, qui sépare deux corps, est garante et gardienne de chasteté ? S'ils s'aimaient de fol amour, reposeraient-ils si purement ? Non, je ne les tuerai pas ; ce serait grand péché de les frapper ; et si j'éveillais ce dormeur et que l'un de nous deux fût tué, on en parlerait longtemps, et pour notre honte. Mais je ferai qu'à leur réveil ils sachent que je les ai trouvés endormis, que je n'ai pas voulu leur mort, et que Dieu les a pris en pitié. »

Le soleil, traversant la hutte, brûlait la face blanche d'Iseut. Le roi prit ses gants parés d'hermine : « C'est elle, songeait-il, qui, naguère, me les apporta d'Irlande !... » Il les plaça dans ^{les feuilles} la feuillée pour fermer le trou par où le rayon descendait ; puis il retira doucement la bague aux pierres d'émeraude qu'il avait donnée à la reine ; naguère il avait fallu forcer un peu pour la lui passer au doigt ; maintenant ses doigts étaient si grêles que la bague vint sans effort : à la

place, le roi mit l'anneau dont Iseut, jadis, lui avait fait présent. Puis il enleva l'épée qui séparait les amants, celle-là même — il la reconnut — qui s'était ébréchée dans le crâne du Morholt, posa la sienne à la place, sortit de la loge, sauta en selle, et dit au forestier :

« Fuis maintenant, et sauve ton corps, si tu peux ! »

Or, Iseut eut une vision dans son sommeil : elle était sous une riche tente, au milieu d'un grand bois. Deux lions s'élançaient sur elle et se battaient pour l'avoir... Elle jeta un cri et s'éveilla : les gants parés d'hermine blanche tombèrent sur son sein. Au cri, Tristan se dressa en pieds, voulut ramasser son épée et reconnut, à sa garde d'or, celle du roi. Et la reine vit à son doigt l'anneau de Marc. Elle s'écria :

« Sire, malheur à nous ! Le roi nous a surpris !

— Oui, dit Tristan, il a emporté mon épée ; il était seul, il a pris peur, il est allé chercher du renfort ; il reviendra, nous fera brûler devant tout le peuple. Fuyons !... »

Et, à grandes journées, accompagnés de Gorvenal, ils s'enfuirent vers la terre de Galles, jusqu'aux confins de la forêt du Morois. Que de tortures amour leur aura causées !

X

L'ERMITE OGRIN

Aspre vie meinent et dure :
Tant s'entraiment de bone amor
L'uns por l'autre ne sent dolor.

(Bérout.)

À trois jours de là, comme Tristan avait longuement suivi les ^{déplacements} erres d'un cerf blessé, la nuit tomba, et sous le bois obscur il se prit à ^{réfléchir} songer :

« Non, ce n'est point par crainte que le roi nous a épargnés. Il avait pris mon épée, je dormais, j'étais en sa merci, il pouvait frapper ; à quoi bon du renfort ? Et, s'il voulait me prendre vif, pourquoi, m'ayant désarmé, m'aurait-il laissé sa propre épée ? Ah ! je t'ai reconnu, père : non par peur, mais par tendresse et par pitié, tu as voulu nous pardonner. Nous pardonner ? Qui donc pourrait, sans ^{s'humilier} s'avilir, ^{pardonne} remettre un tel forfait ? Non, il n'a point pardonné, mais il a compris. Il a connu qu'au bûcher, au saut de la chapelle, à l'embuscade contre les lépreux, Dieu nous avait pris en sa sauvegarde. Il s'est alors rappelé l'enfant qui, jadis, harpait à ses pieds, et ma terre de Loonnois, abandonnée pour lui, et l'épieu du Morholt, et le sang versé pour son honneur. Il s'est rappelé que je n'avais pas reconnu mon tort, mais vainement réclamé jugement, droit et bataille, et la noblesse de son cœur l'a incliné à comprendre les choses qu'autour de lui ses hommes ne comprennent pas : non qu'il sache ni jamais puisse savoir la vérité de notre amour ; mais il doute, il espère, il sent que je

n'ai pas dit mensonge, il désire que par jugement je trouve mon droit. Ah ! bel oncle, vaincre en bataille par l'aide de Dieu, gagner votre paix, et, pour vous, revêtir encore le haubert et le heaume !... Qu'ai-je pensé ? Il reprendrait Iseut : je la lui livrerais ? Que ne m'a-t-il égorgé, plutôt, dans mon sommeil ! Naguère, traqué par lui, je pouvais le haïr et l'oublier ; il avait abandonné Iseut aux malades : elle n'était plus à lui, elle était mienne. Voici que par sa compassion il a réveillé ma tendresse et reconquis la reine. La reine ? Elle était reine près de lui, et dans ce bois elle vit comme une serve. Qu'ai-je fait de sa jeunesse ? Au lieu de ses chambres tendues de draps de soie, je lui donne cette forêt sauvage ; une hutte, au lieu de ses belles courtines ; et c'est pour moi qu'elle suit cette route mauvaise. Au seigneur Dieu, roi du monde, je crie merci et je le supplie qu'il me donne la force de rendre Iseut au roi Marc. N'est-elle pas sa femme, épousée selon la loi de Rome, devant tous les riches hommes de sa terre ? »

Tristan s'appuie sur son arc, et longuement se lamente dans la nuit.

Dans le fourré clos de ronces qui leur servait de gîte, Iseut la Blonde attendait le retour de Tristan. À la clarté d'un rayon de lune, elle vit ^{briller} luire à son doigt l'anneau d'or que Marc y avait glissé. Elle songea :

« Celui qui par belle courtoisie m'a donné cet anneau d'or n'est pas l'homme irrité qui me livrait aux lépreux ; non, c'est le seigneur compatissant qui, du jour où j'ai abordé sur sa terre, m'accueillit et me protégea. Comme il

aimait Tristan ! Mais je suis venue, et qu'ai-je fait ? Tristan ne devrait-il pas vivre au palais du roi, avec cent ^{jeunes hommes} damoiseaux autour de lui, qui seraient de sa ^{famille} mesnie et le serviraient pour être armés chevaliers ? Ne devrait-il pas, chevauchant par les cours et les baronnies, chercher soudées et aventures ? Mais pour moi, il oublie toute chevalerie, exilé de la cour, pourchassé dans ce bois, menant cette vie sauvage !... »

Elle entendit alors sur les feuilles et les branches mortes s'approcher le pas de Tristan. Elle vint à sa rencontre comme à son ordinaire, pour lui prendre ses armes. Elle lui enleva des mains l'arc Qui-ne-faut et ses flèches, et dénoua les attaches de son épée.

« Amie, dit Tristan, c'est l'épée du roi Marc. Elle devait nous égorger, elle nous a épargnés. »

Iseut prit l'épée, en baisa la garde d'or ; et Tristan vit qu'elle pleurait.

« Amie, dit-il, si je pouvais faire accord avec le roi Marc ! S'il m'admettait à soutenir par bataille que jamais, ni en fait, ni en paroles, je ne vous ai aimée d'amour coupable, tout chevalier de son royaume depuis Lidan jusqu'à Durham qui m'oserait contredire me trouverait armé en champ clos. Puis, si le roi voulait souffrir de me garder en sa mesnie, je le servirais à grand honneur, comme mon seigneur et mon père ; et, s'il préférait m'éloigner et vous garder, je passerais en Frise ou en Bretagne, avec Gorvenal comme seul compagnon. Mais partout où j'irais, reine, et toujours, je resterais vôtre. Iseut, je ne songerais

pas à cette séparation, n'était la dure misère que vous supportez pour moi depuis si longtemps, belle, en cette terre déserte.

— Tristan, qu'il vous souvienne de l'ermite Ogrin dans sa forêt son bocage. Retournons vers lui, et puissions-nous crier merci au puissant roi céleste, Tristan, ami ! »

Ils éveillèrent Gorvenal ; Iseut monta sur le cheval, que Tristan conduisit par le frein, et, toute la nuit, traversant pour la dernière fois les bois aimés, ils avancèrent cheminèrent sans une parole.

Au matin, ils prirent du repos, puis marchèrent encore, tant qu'ils parvinrent à l'ermitage. Au seuil de sa chapelle, Ogrin lisait en un livre. Il les vit, et, de loin, les appela tendrement :

« Amis ! comme amour vous traque de misère en misère ! Combien durera votre folie ? Courage ! repentez-vous enfin ! »

Tristan lui dit :

« Écoutez, sire Ogrin. Aidez-nous pour offrir un accord au roi. Je lui rendrais la reine. Puis, je m'en irais au loin, en Bretagne ou en Frise ; un jour, si le roi voulait me souffrir près de lui, je reviendrais et le servirais comme je dois. »

Inclinée aux pieds de l'ermite, Iseut dit à son tour, souffrante dolente :

« Je ne vivrai plus ainsi. Je ne dis pas que je me repente d'avoir aimé et d'aimer Tristan, encore et toujours ; mais nos corps du moins seront désormais séparés. »

L'ermite pleura et adora Dieu : « Dieu, beau roi tout-puissant ! Je vous rends grâces de m'avoir laissé vivre assez longtemps pour venir en aide à ceux-ci ! » Il les conseilla sagement, puis il prit de l'encre et du parchemin et écrivit un bref où Tristan offrait un accord au roi. Quand il y eut écrit toutes les paroles que Tristan lui dit, celui-ci les scella de son anneau.

« Qui portera ce bref ? demanda l'ermite.

— Je le porterai moi-même.

— Non, sire Tristan, vous ne tenterez point cette chevauchée hasardeuse ; j'irai pour vous, je connais bien les êtres du château.

— Laissez, beau sire Ogrin ; la reine restera en votre ermitage ; à la tombée de la nuit, j'irai avec mon écuyer, qui gardera mon cheval. »

Quand l'obscurité descendit sur la forêt, Tristan se mit en route avec Gorvenal. Aux portes de Tintagel, il le quitta. Sur les murs, les ^{sentinelles} guetteurs sonnaient leurs trompes. Il ^{glissa} coula dans le fossé et traversa la ville au péril de son corps. Il ^{passa par dessus} franchit comme autrefois les palissades aiguës du verger, revit le perron de marbre, la fontaine et le grand pin, et s'approcha de la fenêtre derrière laquelle le roi dormait. Il l'appela doucement. Marc s'éveilla :

« Qui es-tu, toi qui m'appelles dans la nuit à pareille heure ?

— Sire, je suis Tristan, je vous apporte un bref ; je le laisse là, sur le grillage de cette fenêtre. Faites attacher votre réponse à la branche de la Croix-Rouge.

— Pour l'amour de Dieu, beau neveu, attends-moi ! »

Il s'élança sur le seuil, et, par trois fois, cria dans la nuit :

« Tristan ! Tristan ! Tristan, mon fils ! »

Mais Tristan avait fui. Il rejoignit son écuyer, et, d'un bond léger, se mit en selle :

« Fou ! dit Gorvenal, hâte-toi, fuyons par ce chemin. »

Ils parvinrent enfin à l'ermitage où ils trouvèrent, les attendant, l'ermite qui priait, Iseut qui pleurait.

XI

LE GUÉ AVENTUREUX

Oyez, vous tous qui passez par la voie,
Venez ça, chascun de vous voie
S'il est douleur fors que la moie.
C'est Tristan que la mort mestroie.

(Le Lai mortel.)

Marc fit éveiller son chapelain et lui tendit la lettre. Le clerc brisa la cire et salua d'abord le roi au nom de Tristan ; puis, ayant habilement déchiffré les paroles écrites, il lui rapporta ce que Tristan lui mandait. Marc l'écouta sans mot dire et se réjouissait en son cœur, car il aimait encore la reine.

Il convoqua nommément les plus prisés de ses barons, et, quand ils furent tous assemblés, ils firent silence et le roi parla :

« Seigneurs, j'ai reçu ce bref. Je suis roi sur vous et vous êtes mes féaux. Écoutez les choses qui me sont mandées ; puis, conseillez-moi, je vous en requiers, puisque vous me devez le conseil. »

Le chapelain se leva, délia le bref de ses deux mains, et, debout devant le roi :

« Seigneurs, dit-il, Tristan mande d'abord salut et amour au roi et à toute sa baronnie. « Roi, ajoute-t-il, quand j'ai eu tué le dragon et que j'eus conquis la fille du roi d'Irlande, c'est à moi qu'elle fut donnée ; j'étais maître de la garder, mais je ne l'ai point voulu : je l'ai amenée en votre contrée ^{pays} et vous l'ai livrée. Pourtant, à peine l'aviez-vous prise pour femme, des félons vous firent accroire leurs mensonges. En votre colère, bel oncle, mon seigneur, vous avez voulu nous faire brûler sans jugement. Mais Dieu a été pris de compassion : nous l'avons supplié, il a sauvé la reine, et ce fut justice ; moi aussi, en me précipitant d'un rocher élevé, j'échappai, par la puissance de Dieu. Qu'ai-je fait depuis, que l'on puisse blâmer ? La reine était livrée aux malades,

je suis venu à ^{son aide} sa rescousse, je l'ai emportée : pouvais-je donc manquer en ce besoin à celle qui avait failli mourir, innocente, à cause de moi ? J'ai fui avec elle par les bois : pouvais-je donc, pour vous la rendre, sortir de la forêt et descendre dans la plaine ? n'aviez-vous pas commandé qu'on nous prît morts ou vifs ? Mais, aujourd'hui comme alors, je suis prêt, beau sire, à donner mon gage et à soutenir contre tout venant par bataille que jamais la reine n'eut pour moi, ni moi pour la reine, d'amour qui vous fût une offense. Ordonnez le combat : je ne ^{refuse} réfuse nul adversaire, et, si je ne puis prouver mon droit, faites-moi brûler devant vos hommes. Mais si je triomphe et qu'il vous plaise de reprendre Iseut au clair visage, nul de vos barons ne vous servira mieux que moi ; si au contraire vous ^{ne voulez pas} n'avez cure de mon service, je passerai la mer, j'irai m'offrir au roi de Gavoie ou au roi de Frise, et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Sire, prenez conseil, et, si vous ne consentez à nul accord, je ramènerai Iseut en Irlande, où je l'ai prise ; elle sera reine en son pays. »

Quand les barons cornouaillais entendirent que Tristan leur offrait la bataille, ils dirent tous au roi :

« Sire, reprends la reine : ce sont des insensés qui l'ont calomniée auprès de toi. Quant à Tristan, qu'il s'en aille, ainsi qu'il l'offre, guerroyer en Gavoie ou près du roi de Frise. Mande-lui de te ramener Iseut, à tel jour et bientôt. »

Le roi demanda par trois fois :

Nul ne se lève-t-il pour accuser Tristan ? »

Tous se taisaient. Alors, il dit au chapelain :

Faites donc un bref au plus vite ; vous avez ouï ce qu'il faut y mettre ; hâtez-vous de l'écrire : Iseut n'a que trop souffert en ses jeunes années ! Et que la charte soit suspendue à la branche de la Croix-Rouge avant ce soir ; faites vite ! »

Il ajouta :

Vous direz encore que je leur envoie à tous deux salut et amour. »

Vers la mi-nuit, Tristan traversa la Blanche-Lande, trouva le bref et l'apporta scellé à l'ermite Ogrin. L'ermite lui lut les lettres : Marc consentait, sur le conseil de tous ses barons, à reprendre Iseut, mais non à garder Tristan comme ^{vassal} soudoyer ; pour Tristan, il lui faudrait passer la mer, quand, à trois jours de là, au Gué Aventureux, il aurait remis la reine entre les mains de Marc.

« Dieu ! dit Tristan, quel deuil de vous perdre, amie ! Il le faut, pourtant, puisque la souffrance que vous supportiez à cause de moi, je puis maintenant vous l'épargner. Quand viendra l'instant de nous séparer, je vous donnerai un présent, gage de mon amour. Du pays inconnu où je vais, je vous enverrai un messenger ; il me redira votre désir, amie, et, au premier appel, de la terre lointaine, j'accourrai. »

Iseut soupira et dit :

« Tristan, laisse-moi Husdent, ton chien. Jamais limier de prix n'aura été gardé à plus d'honneur. Quand je le verrai, je me souviendrai de toi et je serai moins triste. Ami, j'ai un

anneau de jaspe vert, prends-le pour l'amour de moi, porte-le à ton doigt : si jamais un messenger prétend venir de ta part, je ne le croirai pas, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, tant qu'il ne m'aura pas montré cet anneau. Mais, dès que je l'aurai vu, nul pouvoir, nulle défense royale, ne m'empêcheront de faire ce que tu m'auras mandé, que ce soit sagesse ou folie.

— Amie, je vous donne Husdent.

— Ami, prenez cet anneau en récompense. »

Et tous deux se baisèrent sur les lèvres.

Or, laissant les amants à l'ermitage, Ogrin avait cheminé sur sa béquille jusqu'au Mont ; il y acheta du vair, du gris, de l'hermine, des draps de soie, de pourpre et d'écarlate, et un ^{une tunique} chainse plus blanc que fleur de lis, et encore un palefroi ^{cheval de parade} harnaché d'or, qui allait l'amble doucement. Les gens riaient à le voir dispenser, pour ces achats étranges et magnifiques, ses deniers dès longtemps amassés ; mais le vieil homme chargea sur le palefroi les riches étoffes et revint auprès d'Iseut :

« Reine, vos vêtements tombent en lambeaux ; acceptez ces présents, afin que vous soyez plus belle le jour où vous irez au Gué Aventureux ; je crains qu'ils ne vous déplaisent : je ne suis pas expert à choisir de tels atours. »

Pourtant, le roi faisait crier par la Cornouailles la nouvelle qu'à trois jours de là, au Gué Aventureux, il ferait accord avec la reine. Dames et chevaliers se rendirent en

foule à cette assemblée ; tous désiraient revoir la reine Iseut, tous l'aimaient, sauf les trois félons qui survivaient encore.

Mais de ces trois, l'un mourra par l'épée, l'autre périra transpercé par une flèche, l'autre noyé ; et, quant au forestier, Perinis le Franc, le Blond, l'assommera à coups de son bâton, dans le bois. Ainsi Dieu, qui hait toute démesure, vengera les amants de leurs ennemis !

Au jour marqué pour l'assemblée, au Gué Aventureux, la prairie brillait au loin, toute tendue et parée des riches tentes des barons. Dans la forêt, Tristan chevauchait avec Iseut, et, par crainte d'une ^{embuscade} embûche, il avait revêtu son haubert sous ses haillons. Soudain, tous deux apparurent au seuil de la forêt et virent au loin, parmi les barons, le roi Marc.

« Amie, dit Tristan, voici le roi votre seigneur, ses chevaliers et ses soudoyers ; ils viennent vers nous ; dans un instant nous ne pourrons plus nous parler. Par le Dieu puissant et glorieux, je vous conjure : si jamais je vous adresse un message, faites ce que je vous manderai !

— Ami Tristan, dès que j'aurai revu l'anneau de jaspe vert, ni tour, ni mur, ni fort château ne m'empêcheront de faire la volonté de mon ami.

— Iseut, que Dieu t'en sache ^{reconnaissance} gré ! »

Leurs deux chevaux marchaient côte à côte : il l'attira vers lui et la pressa entre ses bras.

« Ami, dit Iseut, entends ma dernière prière : tu vas quitter ce pays ; attends du moins quelques jours ; cache-toi, tant que tu saches comment me traite le roi, dans sa colère

ou sa bonté !... Je suis seule : qui me défendra des félons ? J'ai peur ! Le forestier Orri t'hébergera secrètement ; glisse-toi la nuit jusqu'au ^{cave à vin} cellier ruiné : j'y enverrai Perinis pour te dire si nul me maltraite.

— Amie, nul n'osera. Je resterai caché chez Orri : quiconque te fera ^{offense} outrage, qu'il se garde de moi comme de l'Ennemi ! »

Les deux troupes s'étaient assez rapprochées pour échanger leurs saluts. À une portée d'arc en avant des siens, le roi chevauchait hardiment ; avec lui, Dinas de Lidan.

Quand les barons l'eurent rejoint, Tristan, tenant par les rênes le palefroi d'Iseut, salua le roi et dit :

« Roi, je te rends Iseut la Blonde. Devant les hommes de ta terre, je te requiers de m'admettre à me défendre en ta cour. Jamais je n'ai été jugé. Fais que je me justifie par bataille : vaincu, brûle-moi dans le ^{azufre} soufre ; vainqueur, retiens-moi près de toi ; ou, si tu ne veux pas me retenir, je m'en irai vers un pays lointain. »

Nul n'accepta le défi de Tristan. Alors, Marc prit, à son tour, le palefroi d'Iseut par les rênes, et, la confiant à Dinas, se mit à l'écart pour prendre conseil.

Joyeux, Dinas fit à la reine maint honneur et mainte courtoisie. Il lui ôta sa chape d'écarlate somptueuse, et son corps apparut gracieux sous la tunique fine et le grand bbliaut de soie. Et la reine sourit au souvenir du vieil ermite, qui n'avait pas épargné ses deniers. Sa robe est riche, ses

membres délicats, ses yeux ^{gris} vairs, ses cheveux clairs comme des rayons de soleil.

Quand les félons la virent belle et honorée comme jadis, irrités, ils chevauchèrent vers le roi. À ce moment, un baron, André de Nicole, s'efforçait de le persuader :

« Sire, disait-il, retiens Tristan près de toi ; tu seras, grâce à lui, un roi plus redouté. »

Et, peu à peu, il assouplissait le cœur de Marc. Mais les félons vinrent ^{se rencontrer} à l'encontre et dirent :

« Roi, écoute le conseil que nous te donnons en loyauté. On a médité de la reine ; à tort, nous te l'accordons ; mais si Tristan et elle rentrent ensemble à ta cour, on en parlera de nouveau. Laisse plutôt Tristan s'éloigner quelque temps ; un jour, sans doute, tu le rappelleras. »

Marc fit ainsi : il fit mander à Tristan par ses barons de s'éloigner sans délai. Alors, Tristan vint vers la reine et lui dit adieu. Ils se regardèrent. La reine eut honte à cause de l'assemblée et rougit.

Mais le roi fut ému de pitié, et, parlant à son neveu pour la première fois :

« Où iras-tu, sous ces haillons ? Prends dans mon trésor ce que tu voudras, or, argent, vair et gris.

^{petite pièce} — Roi, dit Tristan, je n'y prendrai ni un denier, ni une maille. Comme je pourrai, j'irai servir à grand'joie le riche roi de Frise. »

Il tourna bride et descendit vers la mer. Iseut le suivit du regard, et, si longtemps qu'elle put l'apercevoir au loin, ne se détourna point.

À la nouvelle de l'accord, grands et petits, hommes, femmes et enfants accoururent en foule hors de la ville à la rencontre d'Iseut ; et, menant grand deuil de l'exil de Tristan, ils faisaient fête à leur reine retrouvée. Au bruit des cloches, par les rues bien jonchées, encourtinées de soie, le roi, les comtes et les princes lui firent cortège ; les portes du palais s'ouvrirent à tous venants ; riches et pauvres purent s'asseoir et manger, et, pour célébrer ce jour, Marc, ayant affranchi cent de ses serfs, donna l'épée et le haubert à vingt ^{apprentis chevaliers} bacheliers qu'il arma de sa main.

Cependant, la nuit venue, Tristan, comme il l'avait promis à la reine, se glissa chez le forestier Orri, qui l'hébergea secrètement dans le cellier ruiné. Que les félons se gardent !

XII

LE JUGEMENT PAR LE FER ROUGE

Dieus i a fait vertuz.

(Bérout.)

Bientôt, Denoalen, Andret et Gondoïne se crurent en sûreté : sans doute, Tristan traînait sa vie outre la mer, en pays trop lointain pour les atteindre. Donc, un jour de chasse, comme le roi, écoutant les ^{cris} abois de sa meute, retenait son cheval au milieu d'un ^{terre sans arbre} essart, tous trois chevauchèrent vers lui :

« Roi, entends notre parole. Tu avais condamné la reine sans jugement, et c'était forfaire ; aujourd'hui tu ^{lui pardonnes} l'absous sans jugement : n'est-ce pas forfaire encore ? Jamais elle ne s'est justifiée, et les barons de ton pays vous en blâment tous deux. Conseille-lui plutôt de réclamer elle-même le jugement de Dieu. Que lui en coûtera-t-il, innocente, de jurer sur les ossements des saints qu'elle n'a jamais failli ? innocente, de saisir un fer rougi au feu ? Ainsi le veut la coutume, et par cette facile épreuve seront à jamais dissipés les soupçons anciens. »

Marc irrité répondit :

« Que Dieu vous détruise, seigneurs cornouaillais, vous qui sans répit cherchez ma honte ! Pour vous j'ai chassé mon neveu ; qu'exigez-vous encore ? que je chasse la reine en Irlande ? Quels sont vos ^{motifs de plainte} griefs nouveaux ? Contre les anciens griefs, Tristan ne s'est-il pas offert à la défendre ? Pour la justifier, il vous a présenté la bataille et vous l'entendiez tous : que n'avez-vous pris contre lui vos écus et vos lances ? Seigneurs, vous m'avez requis outre le droit ; craignez donc que l'homme pour vous chassé, je le rappelle ici ! »

Alors les couards tremblèrent ; ils crurent voir Tristan revenu, qui saignait à blanc leurs corps.

« Sire, nous vous donnions loyal conseil, pour votre honneur, comme il ^{convient} sied à vos féaux ; mais nous nous taisons désormais. Oubliez votre courroux, rendez-nous votre paix ! »

Mais Marc se dressa sur ses arçons :

« Hors de ma terre, félons ! Vous n'aurez plus ma paix. Pour vous j'ai chassé Tristan ; à votre tour, hors de ma terre !

— Soit, beau sire ! nos châteaux sont forts, bien clos de pieux, sur des rocs durs à gravir ! »

Et, sans le saluer, ils tournèrent bride.

Sans attendre limiers ni veneurs, Marc poussa son cheval vers Tintagel, monta les degrés de la salle, et la reine entendit son pas pressé retentir sur les dalles.

Elle se leva, vint à sa rencontre, lui prit son épée, comme elle avait coutume, et s'inclina jusqu'à ses pieds. Marc la retint par les mains et la relevait, quand Iseut, haussant vers lui son regard, vit ses nobles traits tourmentés par la colère : tel il lui était apparu jadis, forcené, devant le bûcher.

« Ah ! pensa-t-elle, mon ami est découvert, le roi l'a pris ! »

Son cœur se refroidit dans sa poitrine, et sans une parole, elle s'abattit aux pieds du roi. Il la prit dans ses bras et la

baisa doucement ; peu à peu, elle se ranimait :

« Amie, amie, quel est votre tourment ?

— Sire, j'ai peur : je vous ai vu si courroucé !

— Oui, je revenais irrité de cette chasse.

— Ah ! seigneur, si vos veneurs vous ont ^{désolé} marri, vous sied-il de prendre tant à cœur des ^{disputes} fâcheries de chasse ? »

Marc sourit de ce propos :

« Non, amie, mes veneurs ne m'ont pas irrité ; mais trois félons, qui, dès longtemps, nous haïssent ; tu les connais, Andret, Denoalen et Gondoïne : je les ai chassés de ma terre.

— Sire, quel mal ont-ils osé dire de moi ?

— Que t'importe ? Je les ai chassés.

— Sire, chacun a le droit de dire sa pensée. Mais j'ai le droit aussi de connaître le blâme jeté sur moi. Et de qui l'apprendrais-je, sinon de vous ? Seule en ce pays étranger, je n'ai personne, hormis vous, sire, pour me défendre.

— Soit. Ils prétendaient donc qu'il te convient de te justifier par le serment et par l'épreuve du fer rouge. « La reine, disaient-ils, ne devrait-elle pas requérir elle-même ce jugement ? Ces épreuves sont légères à qui se sait innocent. Que lui en coûterait-il ?... Dieu est vrai juge ; il dissiperait à jamais les griefs anciens... » Voilà ce qu'ils prétendaient. Mais laissons ces choses. Je les ai chassés, te dis-je. »

Iseut frémit ; elle regarda le roi :

« Sire, mandez-leur de revenir à votre cour. Je me justifierai par serment.

— Quand ?

— Au dixième jour.

— Ce terme est bien proche, amie.

— Il n'est que trop lointain. Mais je requiers que d'ici là vous mandiez au roi Artur de chevaucher avec Monseigneur Gauvain, avec Girflet, Ké le sénéchal et cent de ses chevaliers jusqu'à la ^{frontière} marche de votre terre, à la Blanche-Lande, sur la rive du fleuve qui sépare vos royaumes. C'est là, devant eux, que je veux faire le serment, et non devant vos seuls barons : car, à peine aurais-je juré, vos barons vous requerraient encore de m'imposer nouvelle épreuve, et jamais nos tourments ne finiraient. Mais ils n'oseront plus, si Artur et ses chevaliers sont les garants du jugement. »

Tandis que se hâtaient vers Carduel les ^{messagers} hérauts d'armes, messagers de Marc auprès du roi Artur, secrètement Iseut envoya vers Tristan son valet, Perinis le Blond, le Fidèle.

Perinis courut sous les bois, évitant les sentiers frayés, tant qu'il atteignit la cabane d'Orri le forestier, où, depuis de longs jours, Tristan l'attendait. Perinis lui rapporta les choses advenues, la nouvelle félonie, le terme du jugement, l'heure et le lieu marqués :

« Sire, ma dame vous mande qu'au jour fixé, sous une robe de pèlerin, si habilement déguisé que nul ne puisse vous reconnaître, sans armes, vous soyez à la Blanche-

Lande : il lui faut, pour atteindre au lieu du jugement, passer le fleuve en barque ; sur la rive opposée, là où seront les chevaliers du roi Artur, vous l'attendrez. Sans doute, alors vous pourrez lui porter aide. Ma dame redoute le jour du jugement : pourtant elle se fie en la courtoisie de Dieu, qui déjà sut l'arracher aux mains des lépreux.

— Retourne vers la reine, beau doux ami Perinis : dis-lui que je ferai sa volonté. »

Or, seigneurs, quand Perinis s'en retourna vers Tintagel, il advint qu'il aperçut dans un fourré le même forestier qui, naguère, ayant surpris les amants endormis, les avait dénoncés au roi. Un jour qu'il était ivre, il s'était vanté de sa trahison. L'homme, ayant ^{cavado} creusé dans la terre un trou profond, le recouvrait habilement de branchages, pour y prendre loups et sangliers. Il vit s'élancer sur lui le valet de la reine et voulut fuir. Mais Perinis l'^{acorraló} accula sur le bord du piège :

« Espion qui as vendu la reine, pourquoi t'enfuir ? Reste là, près de ta tombe, que toi-même as pris le soin de creuser ! »

Son bâton tournoya dans l'air en bourdonnant. Le bâton et le crâne se brisèrent à la fois, et Perinis le Blond, le Fidèle, poussa du pied le corps dans la fosse couverte de branches.

Au jour marqué pour le jugement, le roi Marc, Iseut et les barons de Cornouailles, ayant chevauché jusqu'à la

Blanche-Lande, parvinrent en bel arroi devant le fleuve, et, massés au long de l'autre rive, les chevaliers d'Artur les saluèrent de leurs bannières brillantes.

Devant eux, assis sur la berge, un pèlerin miséreux, enveloppé dans sa chape, où pendaient des ^{conchas} coquilles, tendait sa ^{tazón mendicante} sébile de bois et demandait l'aumône d'une voix aiguë et dolente.

À force de rames, les barques de Cornouailles approchaient. Quand elles furent près d'atterrir, Iseut demanda aux chevaliers qui l'entouraient :

« Seigneurs, comment pourrais-je atteindre la terre ferme, sans souiller mes longs vêtements dans cette fange ? Il faudrait qu'un passeur vînt m'aider. »

L'un des chevaliers héla le pèlerin :

« Ami, retrousse ta chape, descends dans l'eau et porte la reine, si pourtant tu ne crains pas, cassé comme je te vois, de fléchir à mi-route. »

L'homme prit la reine dans ses bras. Elle lui dit tout bas : « Ami ! » Puis, tout bas encore : « Laisse-toi ^{tomber} choir sur le sable. »

Parvenu au rivage, il ^{fit un faux pas} trébucha et tomba, tenant la reine pressée entre ses bras. Écuyers et mariniers, saisissant les ^{longues piques} rames et les gaffes, pourchassaient le pauvre ^{homme misérable} hère.

« Laissez-le, dit la reine ; sans doute un long pèlerinage l'avait affaibli. »

Et détachant un fermail d'or fin, elle le jeta au pèlerin.

Devant le pavillon d'Artur, un riche drap de soie de Nicée était étendu sur l'herbe verte, et les reliques des saints, retirées des ^{coffrets}écrins et des ^{coffres}châsses, y étaient déjà disposées. Monseigneur Gauvain, Girflet et Ké le sénéchal les gardaient.

La reine, ayant supplié Dieu, retira les bijoux de son cou et de ses mains et les donna aux pauvres mendiants ; elle détacha son manteau de pourpre et sa ^{camison}guimpe fine, et les donna ; elle donna son ^{tunique de dessous}chainse et son b্লাiut et ses chaussures enrichies de pierreries. Elle garda seulement sur son corps une tunique sans manches, et, les bras et les pieds nus, s'avança devant les deux rois. À l'entour, les barons la contemplaient en silence, et pleuraient. Près des reliques brûlait un brasier. Tremblante, elle étendit la main droite vers les ossements des saints, et dit :

« Roi de Logres et roi de Cornouailles, sire Gauvain, sire Ké, sire Girflet, et vous tous qui serez mes garants, par ces corps saints et par tous les corps saints qui sont en ce monde, je jure que jamais un homme né de femme ne m'a tenue entre ses bras, hormis le roi Marc, mon seigneur, et le pauvre pèlerin qui, tout à l'heure, s'est laissé choir à vos yeux. Roi Marc, ce serment convient-il ?

— Oui, reine, et que Dieu manifeste son vrai jugement !

— Amen ! » dit Iseut.

Elle s'approcha du brasier, pâle et ^{tambaleante}chancelante. Tous se taisaient ; le fer était rouge. Alors elle plongea ses bras nus dans la braise, saisit la barre de fer, marcha neuf pas en la

portant, puis l'ayant rejetée, étendit ses bras en croix, les paumes ouvertes. Et chacun vit que sa chair était plus saine que prune de prunier.

Alors de toutes les poitrines un grand cri de louange monta vers Dieu.

XIII

LA VOIX DU ROSSIGNOL

Tristan defors e chante e gient
Cum rossinol que prent congé
En fin d'esté od grant pité.

(Le Domnei des Amanz.)

Quand Tristan, rentré dans la cabane du forestier Orri, eut rejeté son ^{bâton de pèlerin} bourdon et dépouillé sa chape de pèlerin, il connut clairement en son cœur que le jour était venu pour tenir la foi jurée au roi Marc et de s'éloigner du pays de Cornouailles.

Que tardait-il encore ? La reine s'était justifiée, le roi la chérissait, il l'honorait. Artur au besoin la prendrait en sa sauvegarde, et, désormais, nulle félonie ne ^{gagnerait} prévaudrait contre elle. Pourquoi plus longtemps rôder aux alentours de Tintagel ? Il risquait vainement sa vie, et la vie du forestier,

et le repos d'Iseut. Certes, il fallait partir, et c'est pour la dernière fois, sous sa robe de pèlerin, à la Blanche-Lande, qu'il avait senti le beau corps d'Iseut frémir entre ses bras.

Trois jours encore, il tarda, ne pouvant se ^{séparer} déprendre du pays où vivait la reine. Mais quand vint le quatrième jour, il prit congé du forestier qui l'avait hébergé et dit à Gorvenal :

« Beau maître, voici l'heure du long départ : nous irons vers la terre de Galles. »

Ils se mirent à la voie, tristement, dans la nuit. Mais leur route longeait le verger enclos de pieux où Tristan, jadis, attendait son amie. La nuit brillait limpide. Au détour du chemin, non loin de la palissade, il vit se dresser dans la clarté du ciel le tronc robuste du grand pin.

« Beau maître, attends sous le bois prochain ; bientôt je serai revenu.

— Où vas-tu ? Fou, veux-tu sans répit chercher la mort ? »

Mais déjà, d'un bond assuré, Tristan avait franchi la palissade de pieux. Il vint sous le grand pin, près du perron de marbre clair. Que servirait maintenant de jeter à la fontaine des copeaux bien taillés ? Iseut ne viendrait plus ! À pas souples et prudents, par le sentier qu'autrefois suivait la reine, il osa s'approcher du château.

Dans sa chambre, entre les bras de Marc dormi, Iseut veillait. Soudain, par la ^{fenêtre} croisée entr'ouvert où se jouaient les rayons de la lune, entra la voix d'un ^{ruiseñor} rossignol.

Iseut écoutait la voix sonore qui venait enchanter la nuit ; elle s'élevait plaintive et telle qu'il n'est pas de cœur cruel, pas de cœur de meurtrier qu'elle n'eût attendri. La reine songea : « D'où vient cette mélodie ?... » Soudain elle comprit : « Ah ! c'est Tristan ! Ainsi dans la forêt du Morois il imitait pour me charmer les oiseaux chanteurs. Il part, et voici son dernier adieu. Comme il se plaint ! Tel le rossignol quand il prend congé, en fin d'été, à grande tristesse. Ami, jamais plus je n'entendrai ta voix ! »

La mélodie vibra plus ardente.

« Ah ! qu'exiges-tu ? que je vienne ! Non, souviens-toi d'Ogrin l'ermite, et des serments jurés. Tais-toi, la mort nous guette... Qu'importe la mort ! tu m'appelles, tu me veux, je viens ! »

Elle se délaça des bras du roi, et jeta un manteau fourré de gris sur son corps presque nu. Il lui fallait traverser la salle voisine, où chaque nuit dix chevaliers veillaient à tour de rôle ; tandis que cinq dormaient, les cinq autres, en armes, debout devant les ^{portes} huis et les croisées, guettaient au dehors. Mais, par ^{hasard} aventure, ils s'étaient tous endormis, cinq sur des lits, cinq sur les dalles. Iseut franchit leurs corps épars, souleva la barre de la porte : l'anneau sonna, mais sans éveiller aucun des guetteurs. Elle franchit le seuil, et le chanteur se tut.

Sous les arbres, sans une parole, il la pressa contre sa poitrine ; leurs bras se nouèrent fermement autour de leurs corps, et jusqu'à l'aube, comme ^{cosidos} cousus par des ^{filets} lacs, ils ne

se déprirent pas de l'étreinte. Malgré le roi et les guetteurs, les amants mènent leur joie et leurs amours.

Cette nuitée affola les amants : et les jours qui suivirent, comme le roi avait quitté Tintagel pour tenir ses plaids à Saint-Lubin, Tristan, revenu chez Orri, osa chaque matin, au clair de lune, se glisser par le verger jusqu'aux chambres des femmes.

Un serf le surprit et s'en fut trouver Andret, Denoalen et Gondoïne :

« Seigneurs, la bête que vous croyez délogée est revenue au repaire.

— Qui ?

— Tristan.

— Quand l'as-tu vu ?

— Ce matin, et je l'ai bien reconnu. Et vous pourrez pareillement demain, à l'aurore, le voir venir, l'épée ceinte, un arc dans une main, deux flèches dans l'autre.

— Où le verrons-nous ?

— Par telle fenêtre que je sais. Mais, si je vous le montre, combien me donnerez-vous ?

— Un marc d'argent, et tu seras un manant riche.

— Donc écoutez, dit le serf. On peut voir dans la chambre de la reine par une fenêtre étroite qui la domine, car elle est percée très haut dans la muraille. Mais une grande courtine tendue à travers la chambre masque le

pertuis. Que demain, l'un de vous trois pénètre bellement dans le verger ; il coupera une longue branche d'épine et l'aiguisera par le bout ; qu'il se hisse alors jusqu'à la haute fenêtre et pique la branche, comme une broche, dans l'étoffe de la courtine ; il pourra ainsi l'écarter légèrement et vous ferez brûler mon corps, seigneurs, si derrière la tenture vous ne voyez pas alors ce que je vous ai dit. »

Andret, Gondoïne et Denoalen débattirent lequel d'entre eux aurait le premier la joie de ce spectacle, et convinrent enfin de l'octroyer d'abord à Gondoïne. Ils se séparèrent : le lendemain, à l'aube, ils se retrouveraient ; demain, à l'aube, beaux seigneurs, gardez-vous de Tristan !

Le lendemain, dans la nuit encore obscure, Tristan, quittant la cabane d'Orri le forestier, rampa vers le château sous les épais fourrés d'épines. Comme il sortait d'un hallier, il regarda par la clairière et vit Gondoïne qui s'en venait de son manoir. Tristan se rejeta dans les épines et se tapit en embuscade :

« Ah ! Dieu ! fais que celui qui s'avance là-bas ne m'aperçoive pas avant l'instant favorable ! »

L'épée au poing, il l'attendait ; mais, par aventure, Gondoïne prit une autre voie et s'éloigna. Tristan sortit du hallier, déçu, banda son arc, visa ; hélas ! l'homme était déjà hors de portée.

À cet instant, voici venir au loin, descendant doucement le sentier, à l'amble d'un petit palefroi noir, Denoalen, suivi de deux grands lévriers. Tristan le guetta, caché derrière un

pommier. Il le vit qui excitait ses chiens à lever un sanglier dans un taillis. Mais avant que les lévriers l'aient délogé de sa ^{cache}bauge, leur maître aura reçu telle blessure que nul médecin ne saura le guérir. Quand Denoalen fut près de lui, Tristan rejeta sa chape, bondit, se dressa devant son ennemi. Le traître voulut fuir ; vainement : il n'eut pas le loisir de crier : « Tu me blesses ! » Il tomba de cheval, Tristan lui coupa la tête, trancha les tresses qui pendaient autour de son visage et les mit dans sa chausse : il voulait les montrer à Iseut pour en réjouir le cœur de son amie. « Hélas ! songeait-il, qu'est devenu Gondoïne ? Il s'est échappé : que n'ai-je pu lui payer même salaire ! »

Il essuya son épée, la remit en sa gaine, traîna sur le cadavre un tronc d'arbre, et laissant le corps sanglant, il s'en fut, le chaperon en tête, vers son amie.

Au château de Tintagel Gondoïne l'avait devancé : déjà, grimpé sur la haute fenêtre, il avait piqué sa baguette d'épine dans la courtine, écarté légèrement deux pans de l'étoffe, et regardait au travers la chambre bien jonchée. D'abord il n'y vit personne que Perinis ; puis ce fut Brangien qui tenait encore le peigne dont elle venait de peigner la reine aux cheveux d'or.

Mais Iseut entra, puis Tristan. Il portait d'une main son arc d'aubier et deux flèches ; dans l'autre il tenait deux longues tresses d'homme.

Il laissa tomber sa chape, et son beau corps apparut. Iseut la Blonde s'inclina pour le saluer, et comme elle se

redressait, levant la tête vers lui, elle vit, projetée sur la tenture, l'ombre de la tête de Gondoïne. Tristan lui disait.

« Vois-tu ces belles tresses ? Ce sont celles de Denoalen. Je t'ai vengée de lui. Jamais plus il n'achètera ni ne vendra écu ni lance !

— C'est bien, seigneur ; mais tendez cet arc, je vous prie ; je voudrais voir s'il est commode à ^{tendre} bander. »

Tristan le tendit, étonné, comprenant à demi. Iseut prit l'une des deux flèches, l'encocha, regarda si la corde était bonne, et dit à voix basse et rapide :

« Je vois chose qui me déplaît. Vise bien, Tristan ! »

Il prit la pose, leva la tête et vit tout au haut de la courtine l'ombre de la tête de Gondoïne. « Que Dieu, fait-il, dirige cette flèche ! » Il dit, se retourne vers la paroi, tire. La longue flèche siffle dans l'air, ^{petit faucon} émerillon ni ^{golondrina} hirondelle ne vole si vite, crève l'œil du traître, traverse sa cervelle comme la chair d'une pomme, et s'arrête, vibrante, contre le crâne. Sans un cri, Gondoïne s'abattit et tomba sur un pieu.

Alors Iseut dit à Tristan :

« Fuis maintenant, ami ! Tu le vois, les félons connaissent ton refuge ! Andret survit, il l'enseignera au roi ; il n'est plus de sûreté pour toi dans la cabane du forestier ! Fuis, ami, Perinis le Fidèle cachera ce corps dans la forêt, si bien que le roi n'en saura jamais nulles nouvelles. Mais toi, fuis de ce pays, pour ton salut, pour le mien ! »

Tristan dit :

« Comment pourrais-je vivre ?

— Oui, ami Tristan, nos vies sont enlacées et tissées l'une à l'autre. Et moi, comment pourrais-je vivre ? Mon corps reste ici, tu as mon cœur.

— Iseut, amie, je pars, je ne sais pour quel pays. Mais, si jamais tu revois l'anneau de jaspe vert, feras-tu ce que je te manderai par lui ?

— Oui, tu le sais : si je revois l'anneau de jaspe vert, ni tour, ni fort château, ni défense royale ne m'empêcheront de faire la volonté de mon ami, que ce soit folie ou sagesse !

— Amie, que le Dieu né en Bethléem t'en sache gré !

— Ami, que Dieu te garde ! »